

- J'ai fait des sculptures cette semaine, je suis allée en fonderie. Je vais te montrer une photo.

Elle sort son téléphone. Et arrête le défilement sur une image.

- Là, c'est une toute petite figure, en céramique, une figure féminine.

Elle me dit que c'était un morceau d'autre chose avant, en céramique blanche.

- Ça s'appelait *Elle*, j'avais fait une série de neuf femmes, en bas relief, neuf fois la même femme qui devenait autre chose. Des cornes lui poussaient sur la tête, son corps se déformait, ou elle était comme enceinte, mais sur le côté, etc, cette figurine-là c'est une rescapée.

Elle tourne son téléphone vers moi, me montre avec son doigt :

- Là, j'ai fait une colline. J'appelle ça une colline. Avec une biche. Il y a une biche là-dessus. Et la biche est collée.

Elle lève les yeux vers moi, me regarde comme si j'étais incrédule.

- C'est vrai, elle est collée.

Je ne réagis pas, je note, elle continue, se met à parler de la sculpture.

- C'est une question de proportion. Et de présence physique. Est-ce que je la domine, est-ce qu'elle me domine ? Bon, mais c'est peut-être pas très intéressant...

- Pardon... j'ai pas entendu.

- Non, rien, je disais : « c'est pas très intéressant » ce que je suis en train de te raconter.

Elle range son téléphone.

- Je t'ai apporté un film. Tu veux le regarder ? Ça dure huit minutes.

Elle sort un ordinateur de son sac.

- Je peux te poser une question avant ?

- Bien sûr.

- Tu as des frères et sœurs ?

- J'ai une sœur, qui est plus jeune que moi.

- Tes parents sont vivants ?

- Oui. Mon père est malade depuis vingt-cinq ans. Et ma mère s'épuise un peu.

- Pardon Françoise de te parler de ça, mais je voudrais comprendre... même si ça t'énerve... quand on te fait remarquer qu'il y a des enfants dans ton travail...

- Il y a deux ou trois ans, je me suis aperçue que j'aime de plus en plus regarder les enfants bouger.

- Pourquoi ?

- Il y a tellement de grâce. De gestes. Ça ne dure jamais longtemps. Ce sont des petits moments. Des petits moments forts. Ça se fait par fragments. Les enfants, les oiseaux. C'est des fragments tout ça. Hier, j'ai croisé un pigeon justement.

Elle sort une feuille, un oiseau picore, puis une autre, cette fois l'oiseau est dans la main d'un enfant de neuf dix ans.

- Ce que j'aime chez l'enfant, ou chez l'adolescent, c'est qu'il imite le grand, mais son geste est toujours plus beau. Son geste est inutile, comme dans le jeu, quand on joue à être quelque chose, qu'on s'attribue un métier. Docteur, policier, professeur. Mais c'est pas vrai, c'est imaginé. Tout est possible pour un adolescent. En même temps tout n'est pas possible. Ça m'intéresse.

Elle a fait les Arts appliqués, puis Normale Sup, sa mère lui avait dit : il faut absolument que tu fasses des études.

- Et ton père ?

- Mon père était en retrait.

A six ans, elle voulait être dessinatrice. Jusqu'à trente ans, elle n'a pas bien compris le milieu. Les Fracs, les institutions. Elle n'avait pas fait les Beaux-Arts, elle n'avait pas de réseau. Elle a commencé à travailler sur des cahiers de jeune fille des années quarante qu'elle avait trouvés au Salon des Vieux Papiers, elle y ajoutait un mot, un dessin, ils avaient appartenu à ce qu'on n'appelait pas encore des « adolescentes », qui le remplissaient, comme un carnet de bord ou un cahier de vacances. Autour de ses trente-cinq ans, elle s'est inscrite à un cours de poterie amateur. Très vite, elle a fait trop de pièces, elle a pris trop de place dans le cours, ça a commencé à énerver sa professeure, qui au début l'aimait beaucoup car elle écoutait ce qu'elle disait, elle comprenait, elle apprenait, elle travaillait, au bout d'un moment, avec toutes les pièces qu'elle faisait, elle utilisait trop souvent son four, la prof lui a dit : tu pars.

- Je suis partie.

Ce cours a été très important pour elle.

- La terre c'est quelque chose qui se fait, qui se façonne. J'ai eu dès le départ une manière particulière de faire. Je ne prenais pas la terre et la sculpture par l'assemblage, mais par la surface. Je n'ai jamais réalisé de maquette pour voir à quoi ça ressemblerait. Je ne m'occupais que d'un côté, en me disant que ça suivrait. De toute façon, je ne regarde jamais les choses par absolument toutes les facettes.

On est dans un café, pour que je la reconnaisse, elle m'avait dit au téléphone : Je suis rousse. Elle a beaucoup de cheveux. La peau très claire, les yeux clairs. Elle n'est pas maquillée. Elle un sourire ouvert, calme, qui dans un premier temps déconcerte.

- Ce que je fais en peinture, les gens ne le connaissent pas. De toute façon j'aime pas les gens qui sont peintres. Le peintre, collé à son identité de peintre. C'est trop fort. Je n'aime pas. Et, j'ai eu peur de la peinture. Parce que j'aimais trop la peinture. Enfin, ça m'angoisse quoi.

Elle peint beaucoup d'enfants, beaucoup d'adolescents, des jeunes filles, des jeunes garçons, dans des positions ordinaires, mais qu'on n'a pas l'habitude de voir fixées, arrêtées.

- Les gens ne comprennent pas ce que je fais. Beaucoup pensent que c'est léger. Parce qu'il y a de l'esthétisme et que c'est jamais vraiment violent. Il y a parfois quelque chose d'inquiétant, mais en deuxième moment. Souvent on regarde vite, on voit vite, on n'a pas toujours le temps de voir arriver le deuxième moment. Ça peut même être interprété comme quelque chose d'un peu fille. Mais il y en a qui comprennent.

Ça la dérange d'être associée à du féminin. Elle trouve ça méprisant, réducteur. Elle ne veut même pas en parler. Elle balaye.

- Comme il y a des enfants, on me dit souvent « ah oui les enfants... ». Ça m'énerve. Ça m'énerve qu'on me dise « t'es une femme donc tu t'intéresses aux enfants ». D'abord, c'est pas les enfants, c'est l'adolescence. Et, quand mes enfants étaient petits, je ne me suis jamais spécialement intéressée à leurs mouvements, à leurs expressions, tout ça. Ce n'est pas maternant ce qui m'intéresse. T'es une femme, donc tu fais un art féminin ! Ça m'énerve. Il y a de la condescendance là-dedans.

Elle a apporté des reproductions, elle sort les feuilles, les unes après les autres. Avant, je demande :

- Et les autres artistes, comment tu les vois ? Moi, quand je lis, je lis en fonction de ce que je cherche, et toi ?

- Non, je ne fais pas ça.

- Ah bon ?

- Quand je vais voir une expo, je me laisse porter, je ne réfléchis pas. L'écriture c'est extrêmement précis. Nous, non.

- Ah bon ?

- La peinture, ça me raconte pas tant de choses que ça. Mais ça m'émeut. Je peux en pleurer. L'image, ça rend les gens dingues. Ça les énerve profondément. La représentation, l'art figuratif, c'est une présence qui les insupporte.

Elle sort une feuille de son sac, il y a un personnage, et derrière lui un fond, elle met son doigt sur le fond :

- Tu vois ça, c'est un espace qui n'existe pas. Est-ce que c'est un paysage ? Ou juste des taches ? J'en sais rien.

Elle sort une autre feuille, il y a cinq ou six personnages, dont un garçon, et une fille plus ou moins au centre qui a un bandeau sur les yeux.

Son doigt se déplace, elle montre des détails. Puis le doigt s'arrête sur une fille, qui tend le bras vers celle qui a les yeux bandés :

- Tu vois, elle essaye de la toucher mais elle y arrivera pas.

Elle range cette feuille. Elle en sort une autre. Elle la commente. Puis une autre :

- Ça, c'est à partir d'une photo que j'avais faite dans le métro. Elle était assise en face de moi, j'avais pris discrètement la photo. C'est de la peinture.

Les couleurs sont claires, assez pâles, le fond est blanc. C'est une jeune fille sur une banquette, avec un t-shirt marqué USA.

- J'aimais bien son attitude. J'aimais ses mains. Son côté un peu en attente. Les adolescents ont souvent les mains jointes, vers les genoux, comme là. Calées entre les cuisses. Les épaules, du coup, un peu voûtées. C'est beau cette position. Ça montre une grande timidité. Ils sont centrés sur eux-mêmes. Il y a quelque chose qui est fermé.

Son doigt touche le personnage, puis se balade au centre du dessin, sur le ventre de l'étudiante.

- Là, sur son t-shirt, il y a des oiseaux.

Ils ne sont pas dessinés sur le t-shirt, ils sont dans le giron de l'étudiante, comme s'il y avait des oiseaux qui volaient dans le métro, ou dans la tête du personnage, dont le contenu nous serait livré.

- Et là, son téléphone. Qu'elle tient dans la main. C'est important aussi les accessoires. Comme un prolongement du corps et de l'attitude.

Des mains entre des genoux. Des jeux. Mais aussi le ventre d'un âne, ou d'un cheval. Un garçon qui a l'air de réfléchir. Un bonhomme de neige. Le même bonhomme de neige sous un autre angle et avec une expression différente. Le premier est avenant, le deuxième est bizarre.

- J'avais fait un lapin une fois sur un dessin. Et, dans la fonderie, où j'étais allée pour faire réaliser les moulages, une femme est venue me voir, très émue. Et elle m'a dit à voix basse, troublée : « J'ai perdu un lapin ».

Elle fait des grands yeux ronds. Elle sourit.

- Je trouvais ça ridicule.

Elle rit.

- Surtout qu'elle a dit : « On a perdu un lapin ». Est-ce qu'elle parlait d'elle et de son mari, ou d'elle et de sa famille, je sais pas. Et elle s'est mise à me raconter son histoire. Ça n'avait rien à voir avec le dessin. Mais, c'était elle qui devait réaliser le moulage. Et j'étais sûre qu'elle allait le réaliser parfaitement. Avec beaucoup de soins.

Il y a beaucoup de duos. L'un plus beau que l'autre. Un qui a l'air vivant, l'autre qui a l'air éteint. L'un en haut, l'autre en bas. L'un qui a l'air d'écraser l'autre, mais on ne sait pas, dit comme ça ça ne va pas, et est-ce qu'il l'écrase ou est-ce qu'il lui donne le bras ?

- Il y a une scène, dans ton livre *Les Petits*, qui est super. Il y a des situations comme ça, où on s'énerve. Parce que tout d'un coup on se sent proche d'un autre. Il y a une complicité, alors on se met de son côté. Et la scène qu'on est en train de vivre tout à coup devient folle. Incompréhensible, horrible. Dans ce genre de cas, on se dit : Mais pourquoi tout est si chiant ? Pourquoi tout est si compliqué ? Des jours comme ça, on est pris dans un système, on est broyé, et on ne peut rien faire. Parce que rien n'est vrai. Parce que tout le monde soi-disant est beau. Alors qu'en fait tout le monde est enfoiré.

- C'est-à-dire ?

- Tout est lissé, tout est gommé, rien n'est vrai. On doit être à sa place. C'est tout ce qu'on nous demande. Le langage c'est pareil, les gens ne disent jamais rien.

- Et les enfants ?

- Chez les enfants, rien n'a de conséquence, tout est extrêmement léger : « je te tue, tiens mange du poison, on se marie, on fait la guerre, on fabrique quelque chose... ». Ça ne tient

pas longtemps. Ça ne dure pas. Chez les adolescents, il n'y a pas une longue concentration. Les choses ne durent pas. Ça bouge dans la tête. Et même physiquement. On voit un enfant, ou un adolescent, on le revoit six mois après, il a changé. On le regarde. La dernière fois qu'on l'avait vu, il y avait quelque chose qu'on ne retrouve pas. C'est parti, c'est fini. Et, ce qu'on est en train de voir ne va pas durer. C'est la fugacité. Les adultes changent moins vite. Parfois, ils ne changent même plus. Le croquis c'est ça. Le dessin c'est ça. Saisir. C'est saisir. On dit « saisir », on parle de « saisie ». On est saisi par quelque chose, alors on le dessine. On le fait. On saisit ce qu'on voit.

- Comme le petit garçon qui a saisi le poussin, sur la peinture que tu m'as montrée tout à l'heure ?

- Je sais pas.

Je lui montre une feuille, qu'elle avait sortie de son sac, et qui se trouve encore sur la table. Un petit garçon, de neuf ou dix ans, perdu dans ses pensées, qui regarde devant lui. Dans le vague. Son corps est avachi sur une chaise, ou sur un tabouret, on ne voit pas le siège, il a l'air avachi sur du vide. Il est pensif, rentré en lui-même. Tout son poids est attiré vers le bas par la gravité, les bras lourds, qui pèsent, la cuisse qui s'écrase, sur la chaise ou le tabouret invisible. Il regarde devant lui. Il est comme hébété. Mais, peut-être simplement calme. Il est peut-être calme, et ne ressent peut-être rien de particulier.

Comme quand on dit à quelqu'un : Qu'est-ce qu'il se passe, ça va pas ? Et que la personne vous répond : Si, ça va très bien, pourquoi ?

En même temps, il y a ce détail étrange dans le creux de ses mains : un petit poussin jaune. Le petit garçon ne regarde pas le poussin, il le tient.

Quand j'étais petite, j'ai tenu des poussins dans mes mains. Je crois que je les regardais. La grand-mère de ma voisine avait des lapins, des poules et des poussins. Parfois, elle prenait un œuf dans la cage, elle faisait un trou dans la coquille avec une aiguille, et elle me le tendait, je le gobais, bien frais.

Avachi sur la chaise invisible, le petit garçon ne prête pas vraiment attention au poussin qu'il tient. C'est pourtant inhabituel. Dans ses mains, la petite tache jaune est dense. Et se détache sur le jaune transparent de l'ensemble. Pour un enfant, avoir un poussin dans les mains, on peut penser que c'est formidable, un adulte a du mal à imaginer qu'un enfant puisse s'en lasser, ou être indifférent au fait d'en tenir un entre ses doigts. Ce petit garçon-là,

avec ses cuisses écrasées sur le haut du tabouret, il s'en fiche. Il tient le poussin, il le laisse tranquille, ils ont l'air bien tous les deux.

- C'est un enfant mais tu ne le montres pas comme un enfant, tu le montres comme une personne. On voit bien ce dont tu parlais tout à l'heure, la position, la tête un peu rentrée dans les épaules, les jambes qui flottent.

Elle sort une autre feuille. Je regarde.

- C'est de la peinture là ? Ou c'est un dessin ?

- Oui, c'est de la peinture. C'est un « garçon au squelette ».

Un garçon de douze-treize ans, avec un t-shirt noir, sur lequel sont striés des os blancs, penche un peu la tête vers le bas. Il a un masque. Un masque blanc, il l'a remonté sur son front. A travers les deux trous des yeux, on voit ses cheveux bruns.

Elle pose son doigt sur le visage. Puis elle le déplace sur le masque, remonté sur le front.

- Là c'est un deuxième visage. Tu vois ?

- Oui.

Il a le dos voûté et les bras qui tombent, ses pensées sont à l'intérieur de lui, il est calme. Il pourrait être dans l'amusement, dans le déguisement, dans le jeu. Il pourrait être obsédé par son costume de squelette. Comme le garçon jaune aurait pu l'être par le poussin dans ses mains. Mais non, il s'en fiche. Il a arrêté le jeu. Il est revenu à lui.

- Tu disais « les gens ne comprennent pas ce que je fais, ils pensent que c'est léger, que c'est de l'esthétisme.

- Alors que je suis pas dans la séduction moi. Je suis pas quelqu'un qui séduit.

- Tu disais aussi « il y a quelque chose d'inquiétant, mais en deuxième moment », tu as raison, il est bouleversant ce petit garçon.

- Je sais pas si j'ai raison.

Elle ramasse les feuilles sur la table.

- Ah oui, j'ai oublié, j'ai fait beaucoup de gravure aussi. J'aime ça parce que ça ralentit le dessin. Ça demande énormément de temps.

Elle sort une feuille du paquet qu'elle était en train de ranger. C'est un colin maillard. Une fille a un bandeau sur les yeux, au milieu d'un petit groupe. Elle me la montre.

- Quand je l'ai fait, je me suis dit « mince, on dirait un otage ». Ça m'a fait peur un peu.

- Pourquoi ?

- Parce que c'est hyper-triste, quelqu'un qui est prisonnier, qui n'est pas indépendant.

